

« Présentation »

Marcel Rioux

Sociologie et sociétés, vol. 11, n° 1, 1979, p. 3-6.

Pour citer ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001588ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Présentation

On sait que la préface ou la présentation d'un ouvrage collectif ou individuel, quoique s'écrivant à sa toute fin, se place à son début. La présentation d'une livraison de revue qui, comme celle-ci, s'ordonne autour d'un thème choisi par le comité de direction, devrait donc, après coup, rendre compte du degré d'arbitraire de chaque moment de l'exécution. Pourquoi choisir un thème plutôt qu'un autre? Les raisons relèvent davantage de l'économie générale de la revue, c'est-à-dire des thèmes déjà traités et de ceux qui le seront que de l'importance ou de l'actualité d'un sujet plutôt que celles d'un autre; il en va ainsi pour le choix du coordinateur dont c'est le tour de s'exécuter. Quant aux collaborateurs pressentis pour participer à la livraison, leur choix se fait à partir de la connaissance qu'a le coordinateur de ceux qui s'intéressent au thème choisi plutôt que d'une prospection systématique des candidats. Quant aux articles eux-mêmes, ils sont écrits, la plupart du temps, en fonction des intérêts de recherche des auteurs plutôt que d'un point de vue énoncé par ceux qui produisent le numéro. Enfin la présentation de la livraison se borne souvent à relier entre eux les articles qui la constituent, plaquant quelquefois sur eux une unité quelque peu forcée. Dans le cas qui nous occupe ici, la diversité des essais m'apparaît assez grande pour qu'il vaille la peine d'en faire l'objet même de la présentation.

Au départ, le thème proposé devait s'ordonner autour des notions de « culture et développement culturel », chaque auteur devant le traiter selon ses préoccupations de recherche. Il est apparu, après lecture des articles soumis à la revue que le titre « critique sociale et création culturelle » convenait mieux pour désigner l'ensemble de la livraison ; on se rendra compte, en effet, en lisant les articles qui suivent qu'explicitement ou non, ces deux points de vue se retrouvent d'un article à l'autre, ou bien dans le même article. En essayant de ne point durcir ni trahir les exposés de cette livraison, je voudrais montrer comment, de plus en plus, ces deux aspects, critique et création, sont devenus plus explicitement complémentaires l'un de l'autre et comment ils rejoignent et traduisent les inquiétudes et les espoirs de ceux qui s'intéressent à « la culture ».

En dehors des auteurs qui décrivent la réalité socio-culturelle et décèlent les relations que l'on peut établir entre des séries de phénomènes, les autres qui traitent des cultures historiques et plus généralement, des formations culturelles — et de plus en plus de leur propre culture — les critiquent, soit en montrant leurs contradictions internes, soit en les jugeant par rapport à certains idéaux historiques, moraux ou théoriques. Très souvent, il s'agira de montrer comment la culture des dominants étouffe et disqualifie celle d'autres couches de la population et comment toute société met à l'œuvre ses instances idéologiques et répressives pour reproduire sa structure et sa culture. On montrera aussi comment des sociétés hégémoniques — comme les États-Unis et l'URSS — exportent non seulement des techniques de production dans d'autres pays mais des idéologies et des schèmes culturels, pour faire de ces pays des alliés et exploiter leurs matières premières. On aura reconnu là le point de vue critique, celui qui est généralement associé à des théories et des mouvements politiques dits de gauche. Depuis les grands fondateurs, Saint-Simon, Proudhon et Marx, ce point de vue a toujours été vigoureusement pratiqué.

Quant au deuxième volet du thème de cette livraison, il a acquis, ces dernières années, une dimension nouvelle et plus globale, dont je voudrais dire quelques mots. Création culturelle s'est ordinairement attaché à désigner l'activité artistique et intellectuelle. Souvent les sociologues mettent en relation ces œuvres de création avec les classes sociales et les groupes auxquels appartiennent leurs auteurs et plus généralement avec l'ensemble de leur société ; c'est ainsi, par exemple, que Lucien Goldmann essayait de démontrer qu'il existe une homologie entre les structures mentales des classes sociales et les structures qui constituent l'armature des œuvres. D'autres analystes considèrent les œuvres dites de création comme des expressions de la culture nationale de leurs auteurs ou encore comme des matériaux privilégiés dans l'édification ou la consolidation d'une culture distincte.

Plus récemment, certains auteurs dont l'un des plus importants est Castoriadis — on lira son article dans cette livraison — parlent de création culturelle dans un sens beaucoup plus général, celui de la création d'une culture même et plus généralement d'un type de formation culturelle. Les notions

d'imaginaire social, d'institution imaginaire de la société¹ et de création culturelle prennent une importance centrale pour expliquer l'apparition d'une façon nouvelle de concevoir et de vivre une société. Il semble bien qu'à une époque comme la nôtre où les peuples sont de moins en moins certains de posséder les réponses aux problèmes que posent les idées de bonne vie et de bonne société, ces recherches et ces interrogations fondamentales prennent toute leur importance. «La crise, écrivait déjà Gramsci, consiste justement dans le fait que le vieux meurt et que le neuf ne peut pas naître².» Ce qui veut dire qu'il faut non seulement *critiquer* ce qui doit disparaître mais aussi repérer, élucider et promouvoir, ce qui est en voie de *création*, ce qui veut naître. Dans cette perspective, la culture qui apparaissait comme reflet d'autres phénomènes, comme l'économie et la technologie, devient constituante, instituante d'une nouvelle façon de vivre en société. Ce que d'aucuns qualifieront d'hérésie monstrueuse mérite qu'on s'y arrête quelque peu.

Le récent volume de l'historien Georges Duby, *les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*³ me semble devoir éclairer le débat. La notice qui apparaît au verso de la couverture se termine ainsi: «Les problèmes qu'il pose, les très amples perspectives ouvertes par ses méthodes captiveront tous ceux qui s'interrogent sur l'*intervention de l'imaginaire dans le fonctionnement des sociétés humaines*.» (Nous soulignons.) Parce que l'imagination, «la folle du logis» et l'imaginaire ont toujours paru très suspects aux rationalistes que nous sommes devenus et parce que ceux qui leur attachent quelque importance ont tendance à les cantonner chez l'individu créateur, ces notions n'ont pas retenu l'attention de ceux qui étudient le social-historique, trop occupés qu'ils sont à décrire l'*institué* politique et économique. Duby, étudiant le féodalisme — un mode de production, un type de société — fait intervenir l'«imaginaire social», qui fait fonction d'*instituant*, de *création* de cette forme culturelle. «Trente, quarante générations successives, écrit-il, ont imaginé la perfection sociale sous la forme de la trifonctionnalité (le prêtre, le guerrier, le paysan). Cette représentation mentale a résisté à toutes les pressions de l'histoire. C'est une structure⁴.» L'historien se demande pourquoi «parmi d'autres images simples, également opératoires l'image des trois fonctions a été choisie». Georges Dumézil, que cite Duby, écrit: «L'esprit humain choisit sans cesse parmi ses richesses latentes. Pourquoi? Comment⁵? Duby répond: La figure trifonctionnelle, [...] est une forme⁶.» Il semble donc que pour cet auteur, par-delà les structures sociales instituées et les contenus, il existe une forme *instituante* qui s'actualise dans ces structures et ces contenus. Après avoir dit que l'idéologie n'est pas un reflet du vécu mais un projet d'agir sur lui, Duby affirme que sa recherche consiste «à affronter l'une des questions centrales posées aux sciences de l'homme, celle des rapports entre le matériel et le mental dans l'évolution des sociétés.»⁷ Comment, dit-il encore, confronter l'imaginaire et le concret?

1. C. Castoriadis: *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, 1975.

2. Cité par P. Rosanvallon: *L'Âge de l'autogestion*, Paris, Le Seuil, 1976, p. 100.

3. Paris, Gallimard, 1978.

4. Paris, Gallimard, p. 16.

5. *Ibid.*, p. 17.

6. *Ibid.*, p. 19.

7. *Ibid.*, p. 20.

J'ai longuement cité Duby pour montrer que ceux qui aujourd'hui parlent d'imaginaire social et de création culturelle s'attaquent à un problème qui est central dans l'évolution des sociétés et donc dans le passage d'un type de société à un autre. Les pays dépendants et dominés ainsi que les classes sociales qui se libèrent de leur état de sujétion doivent aussi choisir parmi leurs « richesses latentes », comme le dit Dumézil, celles qu'ils voudront actualiser une fois conquise leur liberté de créer un autre ordre social. C'est l'enjeu même de toute libération.

M.R.